

La parole éducative

2^e édition

Joseph Rouzel

DUNOD

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du

droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, 2016

5 rue Laromiguière, 75005 Paris

www.dunod.com

ISBN 978-2-10-074636-1

Photo de couverture : © Blend Images - Fotolia.com

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Aaron, dernier né de mes petits-enfants
qui vient d'entrer dans le monde des êtres parlants.*

*Pour mes collègues de Psychasoc à Montpellier
qui pendant plus de quinze ans ont fait vibrer
cet espace de formation
de leurs paroles généreuses et créatrices.*

*Pour les morts des attentats de janvier et novembre 2015 à Paris,
victimes d'une véritable haine de la parole.*

Sommaire

<i>Avant-propos. Envoi : Lucien...</i>	IX
<i>Introduction. Parcours</i>	1

PREMIÈRE PARTIE

LA SITUATION ACTUELLE DE LA PAROLE ÉDUCATIVE

1. Question d'éthique...	17
2. Dans quel monde on vit !	29
3. La violence ordinaire	37
4. Du bon usage des parents	51
5. Usager, usagé ?	65

DEUXIÈME PARTIE

DE LA RELATION EN ÉDUCATION

6. Société, je te haïme...	75
7. Une bonne relation	83
8. L'étrange et l'étranger. Les figures du désordre	95

9. Fonction et champ de la parole et du langage en travail social	117
--	------------

TROISIÈME PARTIE

PRATIQUE DE L'ÉDUCATION SPÉCIALE

10. Le transfert et son maniement dans les pratiques sociales	133
11. La sanction : un dispositif de parole	165
12. Le symptôme fait signe d'un sujet	191
13. La clinique du sujet en formation	213
14. Lettre ouverte à Monsieur le ministre de l'Intérieur	229
<i>En guise de conclusion...</i>	233
<i>Bibliographie</i>	235
<i>Table des matières</i>	239

Avant-propos

Envoi : Lucien...

TOUTE formation s'appuie sur des rencontres. Des rencontres de parole. Les grands anciens qui nous ont précédés, et dans les pas desquels nous avons cheminé au début de notre route, il s'agit de payer notre dette et de leur rendre hommage. J'ai dit ailleurs ce que je devais à Fernand Deligny, François Tosquelles, Félix Guattari et quelques autres¹. La dette ce n'est pas tant envers eux que nous en sommes redevables, puisqu'ils avaient aussi, par d'autres qui les précédèrent, été enseignés. C'est à la vie que nous devons des comptes sur ce que nous faisons de ce qu'on a fait de nous. Question d'anthropie ! À l'orée de cet ouvrage, je pose donc cet hommage à Lucien Bonnafé, dont il sera je l'espère, le personnage tutélaire, le dieu lare. Puissai-je m'inspirer de la fougue et la rage de vivre qui fut la sienne.

C'était dans un petit bistrot à la Villette. On y servait un couscous maison avec du vin en bouteilles d'un litre étoilées. On avait travaillé toute la matinée aux CEMEA pour le comité de rédaction de la revue *Vie Sociale et Traitements* (VST). Lucien est arrivé, le chapeau de

1. Voir Rouzel J., *L'Acte éducatif. Clinique de l'éducation spécialisée*, Ramonville-Saint-Agne, Érès, 1998.

guingois. Je me suis pensé : voila Bogart qui débarque. Il a tombé le galurin, s'est assis, a tiré une clope d'un paquet écrasé, s'est versé un verre : il est comment le couscous ? Puis il s'est lancé dans une diatribe détonante contre l'ennemi juré, Alexis Carrel : des fascistes à la petite semaine voulaient donner son nom à une rue, ou un truc dans le genre. Pendant une plombe le père Lucien nous a fait l'article : tout y est passé. Son regard s'est assombri. La guerre, les thèses ignobles de Carrel, la psychothérapie institutionnelle, les rencontres avec Tosquelles, Oury, Le Guillant... Là son œil luisait. Je me suis dit près de 80 berges et pas une ride. L'indignation du jeune homme est là à fleur de peau, toujours neuve : on n'en aura jamais fini avec la bagarre. Pour un peu plus d'humain, un peu plus de justice, un peu plus de camaraderie. Lucien c'est un type qui ne se laisse pas rétamé par la chienne de vie. Il vous l'empoigne à bras le corps et il monte à la barricade, quel que soit l'âge. L'âge n'est pas celui des artères, mais celui du cœur. On a évoqué son rôle dans le mouvement de désinstitutionnalisation ; l'aventure du secteur. Lucien, il m'a tutoyé tout de suite. J'avais la moitié de son âge. La discussion a glissé sur le surréalisme à Toulouse au début du siècle, puis Joë Bousquet... Là on a échangé un clin d'œil. Mais Lucien était déjà ailleurs. Parlons-en du secteur. On a foutu les fous à la porte, oui ! Là où dans le temps on pratiquait sans vergogne l'internement abusif, c'est de l'externement abusif qu'on fait. Le secteur ça consiste pas à foutre les gens dehors, tous ces gens qui cherchent asile devant les vacheries de la vie ou de la société. Il faut qu'ils puissent se réfugier quelque part, qu'on les protège des méfaits de la société, cette société de plus en plus intolérante, normosée, fascisante... Il était lancé le Lucien. Une belle première rencontre. On s'est écrit. On s'est perdu de vue. On s'est revu. Il m'a envoyé un rêve pour un premier de l'an. Quel cadeau ! Pensez donc, un vieil homme qui fait cadeau du récit d'un de ses rêves. Avec ces quelques mots : te laisse pas faire, ce n'est qu'un début, continuons...

Lucien Bonnafé, comme on dit, nous a quittés, le 14 mars 2003, l'année de ses 90 ans. Que l'aigle solaire qui préside aux destinées d'outre-tombe le prenne sous son aile, que la traversée du fleuve noir lui soit paisible.

Introduction

Parcours

*« C'est la question de l'Autre qui revient au sujet de la place où il attend un oracle »,
J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », in Écrits.*

*« Toutes les histoires qui ont été décrites autour de la néguentropie : abaissez le bruit de fond au maximum pour qu'il y ait de l'information ; mais il faut quand même en laisser, sinon ça ne passerait plus »,
Jean Oury, Il, donc.*

MA rencontre avec la psychanalyse, dans sa pratique et son discours, est une vieille histoire qui, petit à petit, au fil des ans, s'est mêlée à ma propre histoire. Autant que je me souviene, la première fois que je suis tombé sur le mot psychanalyse, c'est en fouillant chez un bouquiniste que je visitais régulièrement. Je devais avoir 15/16 ans. Je sortais de plusieurs années passées à étudier et me former chez les moines. Ces bons pères jugèrent au bout de cinq ans de séminaire que je n'avais pas la vocation. J'ai toujours pensé que c'est un beau cadeau que me firent ces moines en ne cherchant pas à me retenir ou à me ramener dans je ne sais quel droit chemin, ils me laissèrent entièrement libre d'avoir à déterminer par moi-même ma propre voie. Ce fut une bonne chose pour moi,

puisque du coup je suis sorti du séminaire avec le plus vif désir de savoir quelle était alors ma véritable vocation, ce à quoi j'étais appelé, si j'en crois l'étymologie du mot¹. Il y est question de voix et de voie ! À l'âge de 9 ans j'ai rencontré un prêtre qui animait une neuvaine dans la paroisse rennaise où j'habitais, un lazariste qui avait passé vingt-deux ans en Chine, puis en avait été chassé par Mao. Il savait émailler son prêche de souvenirs vivants, d'histoires, de légendes, de rencontres que cette expérience exotique avait nourri. Ce personnage étrange avait ébloui l'enfant que j'étais. Nous habitions alors avec mes parents un camp de baraquements, comme il s'en est construit tant après guerre, en Bretagne, le camp des nomades, dit aussi de Marguerite.² La rencontre avec ce personnage étrange m'a ouvert la voie de la culture. À la sortie de la neuvaine, j'ai été trouver ce prêtre et lui ai demandé de me prendre avec lui. Les raisons invoquées étaient religieuses, mais je savais au fond de moi, je l'ai réalisé dans l'après-coup, que le départ pour le monastère représentait une chance unique d'étudier, de découvrir le monde et d'échapper à la misère. Les moines, tous missionnaires qui revenaient des quatre coins de la planète, m'ont transmis leur passion pour l'étude, même dans les domaines les plus obscurs. Ils m'ont appris, comme j'allais le découvrir dans le travail analytique, que la pulsion épistémophilique, comme dit Freud, est enracinée au cœur de l'homme. Mais aussi qu'elle se déploie sous transfert : c'est par amour pour les autres que l'on se met à aimer ce qu'ils aiment, étudier par exemple. Chercher à résoudre l'énigme du vivant et de notre présence sur terre, voilà dans quelle inquiétude s'enracine toute recherche. Pour ces moines la recherche s'inscrivait dans une démarche spirituelle que je n'ai pas adoptée, mais l'essentiel de la question m'est demeuré vif. Chercher c'est toujours, parfois par des chemins bien détournés, tenter de répondre à la question de notre être au monde. La psychanalyse, qui fonde l'être comme essentiellement manquant, m'a aidé à réaliser que cette recherche n'a pas de fin.

1. *Vocare*, appeler, inviter, convoquer, prier, invoquer, supplier, implorer, souhaiter, exhorter, engager, exciter à, appeler à, destiner à, adresser la parole, appeler d'un nom, nommer. Autant de significations sous-jacentes au mot vocation. Le terme latin de *vocatio*, désignant plus précisément une assignation en justice, autrement dit d'avoir à répondre en son nom propre de ses faits et gestes. Bref, répondre de son désir.

2. Sur le camp voir Joseph Rouzel, *La folie créatrice*, érès, 2016.

Si « je est un autre » pour reprendre la formule de Rimbaud dans sa lettre dite du « voyant », on comprend que c'est à ce degré d'implication que s'enracine tout travail d'écriture. Rencontrer cet autre-là, se confronter à l'altérité, à l'étranger, au cœur le plus intime de soi-même, voilà qui fonde l'engagement qui est le mien à la fois dans le champ de la psychanalyse et dans la recherche en travail social.

Ce premier livre sur lequel je suis tombé ce jour-là était signé de Freud et portait le titre de *Psychopathologie de la vie quotidienne*, paru en format de poche dans la « Petite Bibliothèque Payot ». Le terme de « psychopathologie » sentait son grec que j'avais étudié passionnément chez les moines, et je le décomposais sans problème en « maladie de l'âme », ce qui eut pour effet de le faire basculer pour moi, dans le vocabulaire médical. C'est un terme, isolé, que j'aurai repoussé comme tel. Mais l'expression de « vie quotidienne », je ne sais pourquoi, emporta d'emblée mon intérêt. Une fois ouvert le livre, je suis allé de découverte en découverte. J'assistais en quelque sorte à des « retrouvailles » avec ma propre pensée que j'avais tant de mal à mettre en mots et en ordre dans ma vie d'adolescent. Ainsi donc les oublis avaient un sens, les trébuchements de la langue (*lapsus linguae*) ou de la plume (*lapsus calami*), les chiffres pris soi-disant au hasard, les actes manqués, les rêves, les accidents, les rencontres, les douleurs, les maux, les affres du corps et de l'âme, tous ces petits riens qui émaillent la vie de tous les jours, ces petits ratés et ratages, étaient autant de brèches qui s'ouvraient sur un autre monde, une Autre Scène, comme le dit Freud. Ce livre me parlait d'un savoir présent en moi que je ne connaissais pas, un savoir insu, inouï, inconscient, qui gouvernait mes faits et gestes, mes pensées, mes sentiments, voire mes perceptions. Si les moines m'avaient ouvert un autre monde, divin celui-là, qui ne m'avait guère convaincu, je découvrais là, dans un simple livre, un autre monde, tel Colomb s'embarquant pour les Indes occidentales, découvrant l'Amérique. Depuis tout jeune déjà la création poétique que je pratiquais m'avait entrouvert les portes de cet infra-monde, monde où, comme l'écrivait le poète carcassonnais Joë Bousquet, « l'homme épouse son destin ». Peu de temps après j'ai fait un bout de chemin avec le groupe surréaliste de Rennes, auprès de personnes comme Dominique Legrand ou Annie Lebrun qui m'ont conforté dans ma recherche tâtonnante, où l'ascèse poétique se mêlait à

la quête de l'absolu. Si « Lâchez tout » était le mot d'ordre des surréalistes proposé par Breton, cette désertion avait bien pour objet de découvrir « la vraie vie ».

« Le moi n'est pas maître en la demeure » phrase célèbre et ô combien scandaleuse de Freud, prononcée à l'encontre d'un être qui s'autoproclamait « libre », fut la première sentence du lexique freudien que je retins. Bien sûr, passée l'étape de la découverte, de la surprise, je n'eus de cesse de vérifier auprès de mes amis, mes connaissances fraîchement, mais aussi faussement, acquises : on n'apprend pas la psychanalyse dans les livres ! Finalement je rabattais la démarche analytique sur le modèle de l'inquisition policière, pratiquant allégrement ce que j'appris par la suite à reconnaître comme « analyse sauvage ». La psychanalyse dans sa pratique obéit à des règles qu'il allait me falloir découvrir et apprendre, comme les souligne Freud, « à même mon corps ».

Les années qui suivirent furent des années de grande révolte, d'errances géographiques et mentales, de dérive intellectuelle et politique, mais aussi d'exploration des savoirs et des connaissances hors des sentiers battus. À partir du moment où je suis sorti de chez les moines, je n'ai pratiquement plus jamais mis les pieds à l'école. J'avais quitté mes parents. Je voyageais, j'écrivais de la poésie, je lisais, j'étudiais à ma façon, des domaines « inutiles » : la poésie, l'alchimie, l'astrologie, l'occultisme, la kabbale... Je fréquentais différents groupes où se forgeait une pensée subversive et ouverte sur d'autres horizons que le bonheur béat que nous promettait la société de consommation : le groupe surréaliste, mais aussi, en 1966-1967, l'Internationale situationniste qui allait devenir le creuset de la pensée révolutionnaire en 1968. J'étais également affilié à un obscur mouvement de libération de la Bretagne : je publiais des poèmes dans *Ar Vro*, « la revue des Bretons intelligents » (*sic*). J'aimais la vie à en mourir. Mai 1968 comme pour beaucoup de mes amis brisa l'élan de cette révolte. Et à la douce révolution de mai succédèrent les retours de bâton : il fallait rentrer dans le rang. En juin, alors que je travaillais dans une imprimerie, je passais le bac en candidat libre et rencontrais la pensée du thaumaturge Georges Ivanovitch Gurdjieff. Certains de mes amis s'étaient suicidés, d'autres avaient rejoint les rangs du terrorisme et de l'action directe, ou enfin la plupart, plus banalement, s'étaient rangés. Avec quelques-uns, je passais de la révolte à la « révolution intérieure ». Je partis pour